

Herman Melville

oublie de se balancer, l'herbe même semble avoir

Il est d'étranges matins et d'ore
et d'ore
et d'ore
et d'ore

; les
Pas une fleur ne bouge

frappé de surprise devant l'hypnose du

bonne heure à travers champs reste

amuse
cessé de pousser
tout entière

de
mystère et ne

conscient soudain de son profond

et la Nature

trouvant pour s'en garder que le silence, sombre dans cette paix indescriptible et merveilleuse. C'est par un semblable matin de juin que Pierre,

apercevait au bout de l'embûche. L'hypnose verdoyante s'étendait au

village, tourna à demi consciemment ses pas vers une maisonnette que l'on

sortit de la silhouette de ses pères en toute dans les

engagant également sous la voûte d'ornes de la longue et large avenue du

PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Collection **L'Imaginaire**

Herman Melville

**PIERRE
OU
LES AMBIGUÏTÉS**

Traduction de l'anglais (États-Unis) par Pierre Leyris,
revue par Marc Amfreville et Philippe Jaworski

Gallimard

Titre original :

PIERRE; OR, THE AMBIGUITIES

© Éditions Gallimard, 1967, pour la traduction française de Pierre Leyris.

© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction revue par Marc Amfreville et Philippe Jaworski.

Herman Melville (1819-1891) est né à New York. Il était fils d'un marchand d'origine écossaise qui fit faillite et mourut en 1832. Aussi, à l'âge de quinze ans, Melville dut-il abandonner ses études à l'Albany Academy pour gagner sa vie en exerçant divers métiers. En 1839 commence sa carrière de marin comme garçon de cabine sur le *St Lawrence* en route pour Liverpool, expérience dont il tirera *Redburn* (1849). Son voyage suivant le conduit dans le Pacifique à bord d'un baleinier, l'*Acushnet*, et lui fournira des matériaux pour *Moby Dick* (1851). Il déserte, gagne les îles Marquises, est capturé par des cannibales avec lesquels il passe quelques semaines, très amicalement. Il les quitte grâce à un baleinier australien, le *Lucy Ann*, mais est débarqué à Tahiti à la suite d'une mutinerie. Ces aventures dans les mers du Sud sont relatées dans ses deux premiers livres, *Taïpi* (1846) et *Omou* (1847), qui le rendent célèbre. Il revient au pays comme matelot à bord de la frégate *United States*, dont il s'inspirera pour *Vareuse-Blanche* (1850).

Melville se marie et s'établit à New York en 1847. Il publie en 1849 *Mardi*, le premier de ses grands romans allégoriques. C'est un échec. En 1850, il achète une ferme près de Pittsfield, dans le Massachusetts, et devient l'ami intime de son voisin, Nathaniel Hawthorne. C'est alors qu'il entreprend d'écrire *Moby Dick*, l'histoire de la baleine blanche, qui restera comme un des livres capitaux de l'histoire de la littérature. Mais *Moby Dick* est mal compris et a peu de succès. Dans la même veine, il écrit alors *Pierre ou les Ambiguïtés* (1852). On continue à lui reprocher de ne pas écrire des aventures exotiques dans le style de *Taïpi* et *Omou*.

En somme, sa célébrité littéraire n'a pas duré plus de six ans. Vaincu, Melville va travailler jusqu'à la fin de sa vie au service des Douanes de New York. Il écrit quelques poèmes, et aussi des nouvelles pour les magazines. Mais il se trouve que ces nouvelles sont admirables : *Benito Cereno*, *Bartleby le scribe...* En 1857, encore un roman qui tombe à plat : *Le Grand Escroc*. Et, juste avant sa mort, ce chef-d'œuvre, *Billy Budd*, qui ne sera publié qu'en 1924.

À SA TRÈS EXCELLENTE MAJESTÉ
LE GREYLOCK

Jadis, les auteurs étaient fiers d'avoir le privilège de dédier leurs ouvrages à quelque Majesté. Cette noble coutume, nous autres du Berkshire la devons rétablir. Aussi bien, que nous le voulions ou non, la Majesté siège tout autour de nous dans le Berkshire en un grandiose congrès de Vienne de cimes majestueuses, et revendique éternellement notre hommage.

Mais le majestueux mont Greylock, mon plus immédiat seigneur et mon roi, s'étant vu dédier depuis des siècles sans nombre les premiers rayons de toutes les aubes du Berkshire, je ne sais comment Son Impériale et Pourpre Majesté (de naissance royale : Porphyrogénète) recevra la dédicace de mon pauvre rayon solitaire.

Néanmoins, puisque, habitant avec mes loyaux voisins les Érables et les Hêtres dans l'amphithéâtre où préside, centrale, Sa Majesté, j'ai joui de ses fertilisants et très munificents bienfaits, il n'est que juste que je m'agenouille ici dévotement pour exprimer ma gratitude - que le Très Pourpre, Très Excellent et Très Majestueux Greylock daigne ou non incliner vers moi, avec bénignité, sa couronne chenu.

Pittsfield, Massachusetts.

LIVRE I

PIERRE FRAIS ÉMOULU DE L'ADOLESCENCE

1

Il est d'étranges matins d'été à la campagne, par lesquels le citadin de passage qui marche de bonne heure à travers champs reste frappé de surprise devant l'hypnose du monde vert et doré. Pas une fleur ne bouge ; les arbres oublient de se balancer ; l'herbe même semble avoir cessé de pousser ; et la Nature tout entière, comme consciente soudain de son propre profond mystère et ne trouvant pour s'en garder que le silence, sombre dans cette paix indescriptible et merveilleuse.

C'est par un semblable matin de juin que Pierre, rafraîchi et revigoré par le sommeil, sortit de la vieille demeure de ses pères enfouie dans les bosquets avec ses hauts pignons et, s'engageant gaiement sous la voûte d'ormes de la longue et large avenue du village, tourna à demi consciemment ses pas vers une maisonnette que l'on apercevait au bout de l'enfilade.

L'hypnose verdoyante s'étendait au loin, traversée seulement de vaches tachetées qui s'en allaient rêveusement vers

leur pâturage, suivies, non point menées, par des gamins aux joues vermeilles et aux pieds blancs.

Comme, saisi et ensorcelé par le charme exquis de ce silence, Pierre s'approchait de la maison et levait les yeux, il s'arrêta brusquement, le regard fixé là-haut sur une fenêtre ouverte. Pourquoi cette pause juvénile passionnée ? Pourquoi cette flamme dans le regard et sur la joue ? Sur le rebord de la fenêtre repose un oreiller neigeux et satiné, où un rameau égaré a doucement posé une riche fleur cramoisie.

Tu peux certes rechercher cet oreiller, fleur odoriférante, pensa Pierre ; voici une heure à peine, sa propre joue a dû s'y poser.

« Lucy !

— Pierre ! »

Comme un cœur en un cœur résonne, ainsi résonnèrent ces voix ; et, pour un moment, dans la tranquillité radieuse du matin, ces deux êtres se regardèrent en silence, mais ardemment, chacun d'eux contemplant chez l'autre le reflet d'une admiration et d'un amour sans bornes.

« Ce n'est que Pierre, dit enfin le jeune homme en riant. Tu as oublié de me souhaiter le bonjour.

— Ce serait trop peu. Bons matins, bons soirs, bons jours, bonnes semaines, bons mois et bonnes années à toi, Pierre, radieux Pierre ! Pierre ! »

En vérité, pensa le jeune homme, avec un calme regard d'inexprimable tendresse, en vérité le ciel s'ouvre et cet ange abaisse ses yeux vers la terre.

« Je te retournerais bien tes multiples bonjours, mais ce serait prétendre que tu émerges de la nuit ; et, par le Ciel, tu appartiens aux sphères du jour infini !

— Fi, Pierre ! Pourquoi faut-il que vous juriez toujours quand vous aimez, vous autres jeunes gens ?

— Parce qu'en nous l'amour est profane, car c'est mortellement qu'il s'efforce vers le ciel qui est en vous !

— Voilà encore que tu te dérobes, Pierre ; tu parviens toujours à m'entortiller. Dis-moi, pourquoi donc, vous autres jeunes gens, êtes-vous toujours si exquisément experts à changer tous nos petits riens en trophées ?

— Pourquoi, je ne sais, mais il en fut toujours ainsi. »

Et, secouant le rameau de la fenêtre, il fit tomber la fleur qu'il fixa avec ostentation sur sa poitrine.

« Je dois partir à présent, Lucy ; vois ! je porte tes couleurs !

— *Bravissimo !* ô ma nonpareille recrue ! »

2

Pierre était le fils unique d'une veuve opulente et hautaine, une dame dont la personne offrait un remarquable exemple de l'influence préservatrice et embellissante qu'exercent le rang, la santé et la richesse lorsqu'ils accompagnent un bel esprit de culture moyenne que nul chagrin inconsolable, nul souci vulgaire ne sont venus flétrir. Dans l'âge mûr, sa joue restait miraculeusement teintée de rose, sa taille souple, son front lisse, ses yeux endiamantés. En sorte qu'illuminée et tiarée par les feux du bal, Mme Glendinning éclipsait encore des charmes beaucoup plus jeunes ; si elle avait encouragé les admirateurs, elle eût été suivie d'une escorte de prétendants à peine moins jeunes que son propre fils, Pierre.

Mais l'amour d'un fils respectueux et dévoué semblait suffire à cette fleur veuve ; aussi bien, Pierre, indiciblement agacé, parfois même enflammé de jalousie par la trop ardente admiration de ces beaux jeunes gens qui, de temps à autre, se laissant prendre à des pièges involontairement tendus, semblaient nourrir quelque fol espoir d'épouser cette créature inaccessible, Pierre, dis-je, avait plus d'une fois juré ouvertement, non sans une férocité enjouée, que

tout homme qui oserait proposer à sa mère de l'épouser, qu'il fût imberbe ou paré d'une barbe grise, disparaîtrait immédiatement de la face de la terre par l'effet péremptoire de quelque force mystérieuse.

À cet amour romantique et filial de Pierre semblait pleinement répondre le triomphant orgueil maternel de la veuve, qui, dans les linéaments bien dessinés et la noble allure de son fils, voyait ses propres grâces transposées étrangement dans l'autre sexe. Ils présentaient une ressemblance frappante ; et comme la mère restait immuable dans sa beauté en dépit de la fuite des années, Pierre semblait la rejoindre à mi-chemin, sa splendide précocité de stature et de traits lui faisant presque atteindre à ce jalon de maturité qui était depuis si longtemps le piédestal inchangé de sa mère. Dans l'enjouement de leur amour sans nuages et dans la singulière licence qui naît d'une parfaite confiance et d'une entente mutuelle sur tous les points, ils avaient pris l'habitude de se donner l'un à l'autre les noms de frère et sœur. Telle était leur coutume, aussi bien en public qu'en privé ; et, s'ils se trouvaient entourés d'étrangers, ceux-ci prenaient parfois l'appellation au sérieux, car l'inaltérable fraîcheur de Mme Glendinning ne démentait point cette prétention à la jeunesse. - Ainsi, pour la mère et le fils, s'écoulait, libre et léger, le pur courant d'une vie conjointe. Mais la belle rivière n'avait point encore porté ses flots sur les rocs hostiles qui devaient plus tard en diviser le cours à jamais.

Un excellent écrivain anglais de ce temps, énumérant les principaux avantages de sa naissance, cite en premier lieu le fait d'avoir vu le jour à la campagne. Ainsi de Pierre. Son destin rare avait voulu qu'il fût né et qu'il eût été élevé à la campagne, au milieu d'un paysage dont le charme exceptionnel formait un moule parfait pour un esprit délicat et poétique, un paysage dont les plus beaux sites portaient des

noms fameux qui rappelaient les plus fiers souvenirs patriotiques et familiaux de l'histoire lignée des Glendinning. Parmi les prairies dont les pentes ombragées dévalaient derrière la demeure manoriale jusqu'au lointain méandre de la rivière, une bataille indienne avait été livrée aux premiers jours de la colonie et, lors de cette bataille, l'arrière-grand-père paternel de Pierre, mortellement blessé, désarçonné et assis sur sa selle dans l'herbe, n'avait point cessé d'encourager de sa voix mourante les hommes engagés dans la mêlée : d'où le nom des Prés-de-la-Selle, qui s'était étendu par la suite au manoir et au village. Au-delà de ces plaines, à une journée de marche pour Pierre, s'étagaient les hauteurs parmi lesquelles, au cours de la guerre d'Indépendance, son grand-père avait défendu, pendant plusieurs mois, un fortin rudimentaire, mais d'une importance primordiale, contre les assauts répétés des Indiens, des Tories et des Réguliers réunis. De devant ce fort, le noble mais féroce sang-mêlé Brandt s'était enfui, pour survivre et dîner avec le général Glendinning dans les temps de fraternisation qui suivirent cette guerre vengeresse. Les Prés-de-la-Selle ne suscitaient chez Pierre que des associations orgueilleuses. Les titres en vertu desquels les Glendinning possédaient depuis si longtemps ce domaine portaient la griffe de trois rois indiens, et ces nobles forêts, ces nobles plaines n'avaient jamais connu d'autres hommes de loi. Pierre, aux jours de sa jeunesse bornée, considérait donc avec superbe l'arrière-plan de sa race, sans soupçonner le développement intime plus ample et plus mûr qui devait priver à jamais ces fiers souvenirs de tout empire sur son âme.

Mais l'éducation de Pierre eût été conçue sans sagesse si sa jeunesse s'était écoulée continûment parmi ces scènes rurales. Tout enfant déjà, il avait accompagné son père et sa mère - et plus tard sa mère seule - dans leurs visites annuelles à la ville ; et là, se mêlant naturellement à une

société nombreuse et policée, il s'était formé insensiblement aux grâces plus aériennes de la vie sans affaiblir la vigueur héritée d'une race martiale et nourrie à l'air claironnant de la campagne.

Si son corps et ses manières étaient aussi bien formés, Pierre ne laissait point de posséder une culture plus raffinée encore. Ce n'était pas en vain qu'il avait passé de longs après-midi d'été dans les profondeurs de la bibliothèque paternelle si délicatement et dignement choisie, où les nymphes de Spenser l'avaient précocement initié aux multiples détours de la beauté enchanteresse. Ainsi donc, les membres empreints de grâce radieuse, le cœur habité de douces flammes imaginatives, ce Pierre Glendinning glissait vers la maturité, sans prémonition du temps d'impitoyable lucidité où toutes ces chaleurs délicates devraient lui sembler froides, et sa folie exiger des feux plus ardents.

Mais l'orgueil et l'amour, qui avaient si généreusement pourvu à l'éducation juvénile de Pierre, n'avaient pas non plus négligé dans sa culture l'élément le plus profond. Le père de Pierre avait tenu pour maxime que toute noblesse est vaine, toute prétention à la noblesse présomptueuse et absurde, si la distinction originelle et les humanités dorées de la religion n'ont point été tissées intimement dans la trame même du caractère, en sorte que quiconque se déclare gentilhomme doit aussi assumer dûment la douceur royale du chrétien. À l'âge de seize ans, Pierre s'approcha des sacrements avec sa mère.

Il serait inutile, et plus malaisé peut-être, de retracer les motifs précis qui dictèrent ces vœux juvéniles. Il suffira de dire que Pierre, ayant hérité de ses ancêtres leurs nombreuses qualités de noblesse ainsi que leurs forêts et leurs fermes, semblait aussi, par le même glissement insensible, avoir hérité leur docile hommage à cette foi vénérable que le premier Glendinning avait empruntée à l'ombre d'une

cathédrale anglaise pour l'apporter à travers les mers. Ainsi, l'écharpe soyeuse de la religion ornait en Pierre l'acier parfaitement poli du gentilhomme ; et le destin martial de son arrière-grand-père lui avait appris que la généreuse écharpe saurait, à l'heure ultime de l'épreuve amère, donner un linceul de gloire à celui qu'elle ceignait, en sorte que le talisman de Grâce porté pendant la vie pût servir dans la mort de sûr soutien. Mais si Pierre ressentait pleinement la beauté et la poésie de la foi paternelle, il ne prévoyait guère que ce monde recelait un secret plus profond que la beauté, et la Vie certains fardeaux plus pesants que la mort.

Si parfait parut longtemps à Pierre le manuscrit enluminé de sa propre vie qu'il n'apercevait qu'une seule lacune dans ce texte suave : l'absence d'une sœur. Il déplorait qu'un sentiment aussi délicieux que celui de l'amour fraternel lui eût été refusé ; et l'appellation fictive qu'il prodiguait si souvent à sa mère n'y pouvait aucunement suppléer. Ce regret était fort naturel ; mais Pierre n'en saisissait point alors toute la portée ; car, en vérité, une douce sœur est après une épouse le plus grand don qu'un homme puisse recevoir ; c'est même le premier dans le temps. Quiconque n'a pas de sœur est comme un célibataire avant la lettre. Car bien des charmes de l'épouse résident déjà pour une grande part dans la sœur.

« Oh ! que mon père n'a-t-il eu une fille ! s'écriait Pierre ; une sœur que j'eusse aimée, protégée, pour laquelle j'eusse au besoin combattu. Ce doit être une chose magnifique que de livrer un combat mortel pour une douce sœur ! Ah ! plutôt au Ciel que j'eusse une sœur ! »

Ainsi, avant que d'être engagé dans les plus tendres liens de l'amant, il invoquait souvent le Ciel dans sa nostalgie d'une sœur ; mais il ne savait point alors que, s'il est une chose dont l'homme doit chercher à se préserver par la prière, c'est précisément de voir exaucer certaines des prières les plus ferventes de sa jeunesse.

Peut-être cette étrange nostalgie d'une sœur tirait-elle en partie son origine du sentiment de solitude plus étrange encore qu'il éprouvait parfois, comme étant non seulement un chef de famille isolé, mais encore le seul héritier mâle du nom de Glendinning. En effet, cette famille puissante et nombreuse s'était réduite par degrés aux branches femelles ; de sorte que Pierre se trouvait entouré de nombreux parents et parentes, sans qu'il y eût parmi eux un seul homme - hors celui que lui présentait son miroir - qui portât le nom de Glendinning. Habituellement, toutefois, cette pensée ne lui inspirait point de tristesse ; parfois même elle faisait naître en lui une véritable exaltation ; car dans la plénitude vermeille et la présomption de son âme juvénile, il nourrissait la folle espérance de s'attribuer un monopole de gloire en couronnant la colonne illustre dont ses nobles ancêtres avaient dressé le fût.

En tout ceci, combien Pierre était loin d'avoir reçu l'avertissement prophétique que donnent les carrières de Palmyre aussi bien que les ruines de Palmyre ! Parmi ces ruines, on peut voir une colonne inachevée, croulante, dont le chapiteau, inachevé lui aussi, gît à quelques lieues de là dans la carrière. Le Temps les a étreints et brisés. Le Temps les a écrasés dans l'œuf. Le Temps a jeté plus bas que terre la pierre orgueilleuse qui devait se dresser parmi les nuées. Oh ! quelle est donc cette guerre sans fin que le Temps livre aux fils des hommes ?

3

Nous avons dit que le beau pays qui environnait Pierre éveillait en lui les plus fiers souvenirs ; et cela non seulement parce que le hasard avait voulu qu'il fût le théâtre des exploits de ses ancêtres, mais parce que, aux yeux de

Pierre, ces collines et ces vallées apparaissaient comme consacrées par la très longue possession ininterrompue de sa race.

Cette idéalisation qui, aux yeux de l'amour, sanctifie le moindre colifichet familial d'une personne défunte, tel était le talisman qui transformait tout le paysage autour de Pierre ; car, lorsqu'il se souvenait que ses nobles pères avaient contemplé ces collines, qu'à travers ces bois, sur ces pelouses, au bord de ce ruisseau et le long de ces sentiers sinueux, ses aïeules s'étaient joyeusement promenées dans leur enfance, lorsqu'il évoquait tout cela avec intensité, Pierre voyait dans cette fraction de terre un gage d'amour ; et son horizon même lui apparaissait comme un anneau commémoratif.

Le monde monarchique s'imagine généralement que la démagogique Amérique n'a érigé aucune statue au Passé sacré et que toutes choses y bouillonnent irrespectueusement dans le chaudron vulgaire d'un Présent perpétuel jamais cristallisé. Cette notion semble s'appliquer particulièrement à la condition sociale. Sans chartes d'aristocratie ni loi de majorat, comment une famille américaine pourrait-elle perpétuer sa grandeur ? Assurément, ce dicton familial de chez nous qui assure que toute famille, si notoire soit-elle, sera abattue avant un demi-siècle, ce dicton est généralement confirmé. Dans nos villes, les familles s'élèvent et crèvent comme des bulles dans une cuve. Car, en vérité, l'élément démocratique agit sur nous comme un acide subtil ; il produit sans cesse des choses nouvelles en corrodant les anciennes, de même que, dans le sud de la France, le vert-de-gris, matière première d'une sorte de peinture verte, s'obtient en versant du vinaigre de vin sur des plaques de cuivre. Or, d'une façon générale, rien ne saurait être plus caractéristique du déclin que l'idée de corrosion ; mais, d'autre part, rien

n'est plus propre à suggérer la vie luxuriante que l'idée de couleur verte, car le vert est le sceau même de la Nature toute-fertile. Cette analogie nous permet de saisir l'anomalie marquée de l'Amérique, dont le caractère est incompris à l'étranger parce qu'elle contredit étrangement à toutes les notions antérieures des choses humaines, la Mort elle-même semblant s'y muer prodigieusement en Vie. De sorte que les institutions politiques qui, dans les autres pays, apparaissent comme les choses les plus artificielles, semblent en Amérique posséder la divine vertu d'une loi naturelle ; car la plus puissante des lois de la Nature est de faire naître la Vie de la Mort même.

Pourtant le monde visible contient des éléments sur lesquels la Nature éternellement changeante n'exerce point sans limites son empire. L'herbe change annuellement ; mais les branches du chêne défient pendant de longues années ce décret de renouvellement. Et si la plupart des familles américaines sont semblables aux brins d'herbe, pourtant quelques-unes d'entre elles demeurent fermes comme le chêne, qui, au lieu de dépérir, pousse chaque année de nouvelles branches ; par quoi le Temps, au lieu de soustraire, est amené à capituler en multipliant.

À ce propos, nous allons, en toute impartialité, comparer nos lignages à ceux de l'Angleterre, non sans élever quelque prétention à l'égalité, si étrange que cela puisse paraître au premier abord. J'ose dire qu'en l'occurrence le Livre des Pairs est un bon instrument de mesure statistique, car les compilateurs de cet ouvrage ne sauraient être entièrement ignorants de leur plus sûre clientèle ; et, quant à nous, la commune intelligence de notre peuple suffira à nous juger. La magnificence des noms ne doit pas nous abuser sur l'humilité des choses : de même que le souffle de nos pions est héréditaire et que mon présent souffle est de plus haut lignage que le corps du présent grand prêtre des Juifs,

aussi loin qu'il prétende remonter, de même les plus simples noms, qui ne sont aussi que de l'air, peuvent se prévaloir d'une ascendance infinie. Mais si Richmond et Saint-Albans et Grafton et Portland et Buccleugh sont presque aussi anciens que l'Angleterre elle-même, les présents ducs de ce nom ne font remonter leur lignage qu'à Charles II, en qui ils ne trouvent point une très belle source, car ce qui nous apparaît comme le moins glorieux parentage sous le soleil est précisément celui d'un Buccleugh, par exemple, dont l'aïeule n'avait pu, il est vrai, éviter d'être mère, mais avait omis accidentellement les rites préliminaires à la maternité. Mais le père était roi. Le cas n'en est que pire, car si c'est une insulte sans conséquence que d'être frappé par un misérable, mais une offense mortelle que de l'être par un gentilhomme, les « violences » royales doivent être particulièrement peu flatteuses. En Angleterre, la pairie est sauvegardée par des restaurations et des créations incessantes. George III fabriqua à lui seul cinq cent vingt-deux pairs. Un comté vacant depuis cinq siècles se voit soudain revendiqué par quelque bourgeois, auquel il est moins échu par voie de descendance qu'attribué par l'art flexible des hommes de loi. Car la Tamise n'a pas un cours aussi sinueux et le canal de Bridgewater n'est pas mieux dirigé que le sang qui coule dans les veines de cette noblesse onduleuse ou fabriquée. Périssables comme le chaume et fongueuses comme le champignon, ces familles greffées vivent et meurent sur le sol éternel d'un nom. En Angleterre, deux mille cinq cents pairies sont éteintes à ce jour. Mais les noms survivent. De sorte que l'air vide d'un nom est plus durable qu'un homme ou que les dynasties des hommes ; l'air emplit les poumons de l'homme et lui insuffle la vie, mais l'homme n'emplit point l'air et ne lui insuffle point de vie.

Tout honneur aux noms, donc, et toute courtoisie aux hommes. Mais si Saint-Albans vient me dire qu'il est

parfaitement honorable et parfaitement éternel, je le renverrai poliment à Nell Gwynne.

Très rares en vérité, quasi inexistantes, sont les présentes familles anglaises titrées qui peuvent se prévaloir de descendre par le sang, en droite ligne, de ces voleurs de chevaliers normands. Après Charles II, toutes leurs généalogies directes semblent vaines : on croirait entendre quelque tailleur juif, coiffé d'une boîte à thé, invoquer le premier chapitre de saint Matthieu pour affirmer sa participation sans mélange au sang du roi Saül, lequel mourut longtemps avant que n'eût commencé la carrière de César.

Sans insister sur le fait qu'en Angleterre l'État doit sans cesse étayer certaines maisons pour assurer leur existence héréditaire, alors qu'on ne saurait chez nous rien admettre de tel ; sans parler des centaines de familles de la Nouvelle-Angleterre qui, nonobstant leur modestie, pourraient faire remonter leur lignée anglaise ininterrompue au-delà de Charles-la-Lame, ni de certaines vieilles et quasi orientales familles anglaises de planteurs de la Virginie et du Sud - les Randolph par exemple, dont l'un des ancêtres épousa, au temps du roi Jacques, la princesse indienne Pocahontas, et dans les veines duquel un sang royal aborigène coulait voici plus de deux cents ans -, considérez ces magnifiques et très anciens domaines hollandais du Nord dont l'étendue se mesure en milles, dont les prairies chevauchent les comtés voisins et dont les hautains contrats de fermage obligent des milliers de fermiers aussi longtemps que l'herbe croît et que l'eau coule, contrats d'une surprenante perpétuité et qui semblent faire de l'encre de nos hommes de loi quelque chose d'aussi ineffaçable que la mer. Certains de ces manoirs sont vieux de deux siècles ; leurs présents propriétaires ou seigneurs vous montreront sur leurs terres des barrières et des bornes qui furent posées là - les bornes tout au moins - avant la naissance de Nell Gwynne, cette

mère de ducs, et vous dérouleront des généalogies qui, comme leur rivière, l'Hudson, ont assurément un cours plus vaste et plus ferme que le ruisseau de la Serpentine à Hyde Park.

Ces prairies hollandaises de haut lignage plongent dans une brume hindoue ; un patriarcalisme oriental étend le doux sceptre de sa houlette sur des pâturages où les troupeaux des fermiers paîtront aussi longtemps que leur herbe croîtra et que leur eau coulera. De tels domaines semblent défier les atteintes du Temps et, par des conditions qui s'appuient sur la terre indestructible, conférer un caractère d'éternité à leurs titres de propriété. L'inimaginable audace que celle d'un ver qui revendique si impérieusement le sol sur lequel il ne fait que ramper !

Les comtés du centre de l'Angleterre se vantent de posséder des salles à manger en vieux chêne où trois cents hommes d'armes pouvaient s'exercer à leur aise par un pluvieux après-midi, du temps des Plantagenêts. Mais les propriétaires, nos seigneurs à nous, n'en appellent point au passé : ils invoquent le présent. Tel d'entre eux vous prouvera que toute la population d'un comté ne forme qu'une partie du rôle de ses fermiers ; des chaînes de montagnes, hautes comme le Ben Nevis ou le Snowdon, sont leurs murs ; et il a fallu envoyer des armées régulières, pourvues de leur état-major et de leur artillerie, à travers des bois vierges, des rivières et de vastes défilés rocheux pour saisir d'un seul coup les trois mille fermiers d'un seul propriétaire terrien : fait très suggestif à deux égards, dont aucun ne sera mentionné ici.

Mais quoi que l'on puisse penser de l'existence d'aussi puissantes seigneuries au cœur d'une république, et quelque étonnement que nous puissions éprouver à les voir ainsi survivre, comme des tertres indiens, au flot révolutionnaire, elles n'en existent pas moins, et leurs propriétaires actuels

ont sur elles des titres aussi valables qu'un paysan sur le vieux chapeau de son père ou qu'un duc sur la vieille couronne de son grand-oncle.

Après tout cela, nous pouvons être assuré de ne point nous tromper si nous avançons humblement que notre Amérique - voulût-elle se glorifier en aussi chétive matière - supporterait avantageusement la comparaison avec l'Angleterre quant aux grands domaines et aux longues lignées, j'entends : aux lignées sans défaut.

4

Nous avons donc affirmé en termes généraux la grande dignité généalogique et terrienne de quelques familles américaines, établissant ainsi poétiquement la riche condition aristocratique de Maître Pierre Glendinning, pour lequel nous avons déjà revendiqué une particulière distinction d'origine. La suite ne manquera pas de montrer au lecteur attentif toute l'importance de ce fait par rapport au développement singulier du caractère de notre héros et au développement plus singulier encore de sa carrière. Et nul ne s'avisera de dire que le chapitre précédent a été écrit en manière de sottise bravade, sans intention bien définie.

Pierre se dresse donc sur ce noble piédestal ; nous verrons s'il garde cette belle position, nous verrons si le Destin n'a point un mot ou deux à dire en ce monde. Toutefois, nous ne prétendons point que les Glendinning dataient d'avant Pharaon, ou les exploits des Prés-de-la-Selle des trois mages de l'Évangile, encore que ces exploits, comme on l'a dit plus haut, remontassent en vérité à trois rois - trois rois indiens, ce qui est mieux encore.

Mais si Pierre ne remontait point aux pharaons et si le fermier anglais Hampdens était plus ancien que le plus

ancien Glendinning, si certains manoirs américains pouvaient se targuer de posséder quelques années ou quelques hectares de plus que lui, il est assez naturel qu'un jeune homme de dix-neuf ans qui s'essayait par jeu à battre du blé sur la pierre du foyer de sa cuisine ancestrale avec un fléau dont les évolutions aériennes n'étaient nullement gênées par la maçonnerie, il est naturel, dis-je, que ce jeune batteur éprouvât un petit sentiment d'orgueil familial. Ne le croyez-vous pas aussi ?

Songez donc que ce jeune Pierre, lorsqu'il descendait prendre son petit déjeuner chaque matin, apercevait quelques vieilles bannières anglaises déchiquetées suspendues au-dessus d'une fenêtre en ogive de sa salle à manger, bannières prises en franc combat par son grand-père le général. Songez que, chaque fois qu'il entendait la musique militaire du village, il reconnaissait distinctement le son particulier d'une timbale anglaise dont son grand-père s'était également emparé en franc combat et qu'il avait offerte ensuite, après en avoir fait dûment graver le cuivre, au corps d'artillerie des Prés-de-la-Selle. Songez que parfois, par un doux et pensif matin de 4-Juillet campagnard, il emportait au jardin, en guise de canne de cérémonie, un long et majestueux bâton à pommeau d'argent de général de brigade que ce même grand-père avait porté jadis au cours d'une revue, parmi les plumets tremblants et les mousquets étincelants. Si l'on considère combien Pierre était jeune, ardent et peu philosophe, si l'on ajoute à cela qu'il lisait parfois l'Histoire de la guerre d'Indépendance et que sa mère faisait fréquemment de lointaines allusions aux épaulettes du général de brigade, son aïeul, il faut avouer que toutes ces circonstances étaient bien faites pour le transporter de fierté et d'enthousiasme. Et si vous accusez Pierre de naïveté et de sottise, si vous voyez en cela la preuve qu'il n'était point un vrai démocrate, protestant

qu'un homme vraiment noble ne doit point tirer gloire d'un autre bras que le sien, alors je vous prierai à nouveau de considérer que ce Pierre n'était encore qu'un gamin. Et, croyez-moi, vous le tiendrez bientôt pour un démocrate à tous crins ; peut-être même le trouverez-vous un peu trop radical pour votre goût.

Pour conclure, ne me blâmez point si je me répète et si je cite mon propre texte en disant que *le destin rare de Pierre avait voulu qu'il fût né et qu'il eût été nourri à la campagne*. Car pour un jeune noble américain, c'est là vraiment – plus qu'en tout autre pays – un lot rare et choisi. En effet, alors que parmi les autres nations les meilleures familles se vantent d'habiter la campagne, chez nous elles désignent fièrement la ville comme le siège de leur résidence. Trop souvent l'Américain, ayant fait lui-même sa fortune, se construit une grande maison métropolitaine dans la rue la plus métropolitaine de la ville la plus métropolitaine, tandis qu'un Européen de même sorte émigre à la campagne. Qu'en ceci l'Européen soit dans le vrai, aucun poète, aucun philosophe, aucun aristocrate ne le niera ; car la campagne est non seulement la plus poétique et la plus philosophique, mais encore la plus aristocratique part de cet univers, la plus vénérable aussi, et, comme telle, de nombreux poètes lui ont conféré maints beaux titres de noblesse. La ville, au contraire, est la portion la plus plébéienne du monde, ainsi qu'en témoigne notamment son visage perpétuellement barbouillé, tandis que la campagne est toujours accoutrée, telle une reine, par les plus attentives des femmes de chambre : les saisons ; la ville n'a qu'un habit de briques rehaussé de pierres, mais la campagne a un habit pour chaque semaine de l'année et, parfois même, elle en change vingt-quatre fois en vingt-quatre heures ; la campagne porte son soleil pendant le jour comme un diamant au front d'une reine, et les étoiles la nuit comme des colliers

de perles d'or, tandis que le soleil de la ville est un strass enfumé, non un diamant, et les étoiles de la ville du toc, non de l'or.

La Nature implanta donc Pierre à la campagne parce que la Nature voulait lui donner un développement rare et original. Peut-être se montra-t-elle à la fin fort ambiguë à son égard ; en tout cas, elle fut d'abord généreuse. Elle claironnait sur les collines bleues, et Pierre hennissait de lyriques pensées comme au son de la trompette un cheval de bataille piaffe dans une écume lyrique. Elle chuchotait le soir dans ses bosquets profonds, et de doux murmures d'humanité, de doux murmures d'amour parcouraient les veines des pensées de Pierre avec le bruissement musical de l'eau sur les cailloux. Elle érigeait sa crête pailletée, la nuit semée d'étoiles, et, à cet aperçu de leur divin Chef et Seigneur, dix mille pensées héroïques jaillissaient tout armées dans l'âme de Pierre, cherchant quelque bonne cause outragée à défendre.

Ainsi donc la campagne fut une merveilleuse bénédiction pour le jeune Pierre ; nous verrons si cette bénédiction se retira de lui, comme la divine bénédiction se retira des Hébreux ; nous verrons, je le répète, si le Destin n'a pas un mot ou deux à dire en ce monde ; nous verrons si cette petite bribe de latin est hors de propos : *Nemo contra Deum nisi Deus ipse.*

5

« Sœur Mary, dit Pierre, revenu de sa promenade matinale et frappant à la porte de la chambre à coucher de sa mère. Savez-vous, sœur Mary, que les arbres, qui ont été debout toute la nuit, sont tous là ce matin devant vous ? Ne flairez-vous pas une odeur de café, ma sœur ? »

On entendit dans la chambre un pas léger aller vers la porte, qui s'ouvrit, montrant Mme Glendinning vêtue d'une radieuse robe d'intérieur, un large et brillant ruban à la main.

« Bonjour, madame », dit lentement Pierre avec un salut dont la révérence naturelle et spontanée contrastait plaisamment avec les manières enjouées qui l'avaient précédé.

Ainsi, chèrement et religieusement, la familiarité de sa tendresse s'appuyait sur le plus profond respect filial.

« Bon après-midi, Pierre, car je suppose que l'après-midi est venu. Mais approchez et achevez ma toilette ; tenez, frère (elle saisit un ruban), acquittez-vous bravement de votre tâche. »

Et, se détournant du miroir, elle attendit les bons offices de Pierre.

« Première dame d'honneur de la duchesse douairière Glendinning », dit Pierre en riant, comme il se penchait sur sa mère et lui passait gracieusement le ruban autour du cou en en croisant simplement les deux extrémités par-devant.

« Eh bien ! qu'est-ce qui va le retenir là, Pierre ?

— Je vais essayer de l'attacher avec un baiser, ma sœur... Là. Oh ! quel dommage que cette sorte de fermoir ne tienne pas toujours !... Où est ce camée aux faons que je vous ai donné hier soir ?... Ah ! sur la console. Vous alliez donc le porter ? Merci, sœur raisonnable et diplomate. Voilà !... Mais attendez, voici une boucle qui court la prétentaine... Et maintenant, ma chère sœur, prenez votre port de tête assyrien. »

La mère, heureuse et fière, se leva et, comme elle se tenait devant le miroir pour critiquer l'ouvrage de son fils, Pierre, remarquant que la pantoufle de Mme Glendinning était dénouée, se baissa pour la rattacher. « À présent, madame, à table ! » s'écria-t-il avec une plaisante galanterie ;

et, offrant son bras à sa mère, ils descendirent déjeuner tous deux.

Mme Glendinning, par une de ces maximes spontanées auxquelles les femmes se conforment parfois sans y penser, ne se montrait jamais à son fils dans un déshabillé qui ne fût pas des plus seyants. Ses observations personnelles lui avaient ainsi révélé un grand nombre de ces règles très communes qui perdent souvent tout leur effet si elles ne viennent pas de l'expérience. Elle était pleinement consciente de l'immense influence que les plus simples détails extérieurs exercent sur l'esprit, fût-ce dans les liens les plus intimes du cœur. Et comme l'amour admiratif et la gracieuse dévotion de Pierre étaient à présent la plus grande joie de sa vie, elle se gardait d'omettre le plus léger rien qui pût fortifier un privilège aussi doux et aussi flatteur.

Au surplus, Mme Glendinning était femme et douée d'une vanité qui surpassait celle des autres femmes, si l'on peut appeler vanité le sentiment qui l'avait retenue, au cours d'une vie qui comptait presque cinquante années, de commettre une seule incorrection que l'on sût, ou d'éprouver un seul trouble en son cœur, du moins selon toute apparence. Bien plus, elle n'avait jamais aspiré à l'admiration, l'ayant toujours possédée par droit de naissance grâce au privilège éternel de la beauté, et dédaignant de tourner la tête pour la solliciter, puisqu'elle en était spontanément environnée. La vanité qui, chez tant de femmes, touche au vice spirituel, c'est-à-dire à un défaut visible, chez elle et bien qu'elle en fût suprêmement imbuë, n'était que la marque d'un parfait équilibre ; d'autant plus que, ne sachant point ce que c'était que d'aspirer à l'admiration, elle n'avait presque pas conscience de l'inspirer. Maintes femmes portent au front cette étincelante lumière de vie ; mais Mary Glendinning portait la sienne à son insu

au-dedans d'elle-même. Parmi les trames inextricables des artifices féminins, elle brillait d'une lueur égale, comme un vase illuminé intérieurement ne trahit au-dehors aucune flamme et semble briller par la vertu même du marbre exquis qui le compose. Quant à cette grossière admiration de l'enveloppe corporelle qui, dans une salle de bal, satisfait certaines femmes, ce n'était point là ce que la mère de Pierre entendait par admiration. Ce n'était pas l'hommage général des hommes, mais l'hommage choisi des plus nobles qu'elle considérait comme son dû. Et sa propre partialité maternelle embellissant encore les mérites rares et absolus de Pierre, elle considérait l'allégeance volontaire de cette âme affectionnée comme la fidélité caractéristique de la guilde choisie de sa race. C'est ainsi que, pétrie de la plus subtile vanité, elle se satisfaisait du seul hommage de Pierre.

Mais, comme une femme de jugement et d'esprit compte pour rien l'admiration de l'homme le plus noble et le mieux doué aussi longtemps qu'elle demeure consciente de ne point exercer directement et effectivement une influence ensorcelante sur son âme, et comme Pierre, malgré toute la supériorité intellectuelle qu'il pouvait avoir sur sa mère et en vertu de l'inévitable faiblesse d'une jeunesse sans expérience, était étrangement docile aux enseignements de cette mère en presque tout ce qui, jusque-là, avait pu l'intéresser ou le toucher, Mary Glendinning puisait dans la vénération de Pierre des satisfactions d'orgueil et de complaisance dont les délices égalaient celles que la vierge la plus conquérante peut ressentir. Bien plus, cet arôme indicible et infiniment délicat d'attention et de tendresse inexprimables qui, dans tout attachement honorable et raffiné, accompagne les démarches de la galanterie et précède les bans et les rites suprêmes, cet arôme qui, pareil au *bouquet** des plus coûteux vins allemands, s'évapore trop

souvent lorsqu'on verse l'amour pour le boire dans les verres décevants des jours et des nuits du mariage, cette expérience la plus haute et la plus aérienne de toute la durée de notre vie mortelle, cette évanescence céleste, plus éthérée encore dans un cœur filial, semblait à Mary Glendinning, qui approchait à présent de l'âge critique, miraculeusement ressuscitée dans l'adoration courtoise et passionnée de Pierre.

Né de la combinaison merveilleuse mais purement fortuite des plus rares accidents terrestres, non susceptible d'être limité dans sa durée par ce paroxysme qui est si fatal à l'amour ordinaire, ce doux charme magique qui entraînait la mère et le fils dans une commune orbite de joie semblait suggérer que la plus divine des émotions engendrées par la suave saison de l'amour est capable de se transférer indéfiniment dans nombre des relations moins importantes de notre vie si bigarrée. D'une façon individuelle et indépendante, il semblait presque réaliser ici-bas les doux rêves de ces enthousiastes religieux qui nous prédisent l'avènement du paradis lorsque la plus sainte passion de l'homme, purifiée de tout résidu et de toute souillure, unira toutes les races et tous les climats dans un unique cercle de pure et inaltérable félicité.

6

Un petit trait prosaïque rabaissera peut-être, dans l'esprit de certains, les mérites romantiques du noble Pierre Glendinning : il avait toujours un excellent appétit, particulièrement au petit déjeuner. Mais si l'on considère que, malgré ses mains fines et ses manchettes blanches, il avait aussi le bras robuste et le teint basané, qu'il se levait généralement avec le soleil et ne pouvait dormir sans avoir

parcouru ses vingt milles à cheval ou ses douze milles à pied, à moins qu'il n'eût abattu un sapin-ciguë de belle taille, boxé, tiré à l'épée ou pratiqué quelque exercice de gymnastique ; si l'on considère ces habitudes athlétiques de Pierre et la vraie ceinture de muscles qu'elles lui avaient donnée - muscles virils qui, trois fois le jour, réclamaient fort haut qu'on leur prêtât attention -, nous saisirons aisément que le fait d'avoir un appétit généreux n'était point chez Pierre un défaut vulgaire, mais une juste prérogative royale et même une dignité : en vérité cet appétit le sacrait homme et gentilhomme, car un gentilhomme parfaitement développé est toujours robuste et sain, et la robustesse et la santé sont de vaillantes fourchettes.

Aussi, quand Pierre et sa mère se furent attablés, quand il eut scrupuleusement pourvu Mme Glendinning de toutes les menues choses dont elle pouvait avoir besoin, quand il eut ordonné deux ou trois fois à l'immémorial et respectable Dates - le serviteur - d'ajuster et de réajuster les fenêtres à guillotine de telle sorte que nul courant d'air ne pût, dans sa malignité, se jouer indûment sur le cou de sa mère, quand il eut veillé à tout cela, mais tranquillement et sans faire d'embarras, quand il eut prescrit à l'imperturbable Dates de présenter à la lumière, sous un certain angle, une belle peinture joyeuse dans le style bonhomme des Flamands (laquelle était fixée au mur de telle façon qu'elle pût être ainsi maniée), et quand il eut enfin jeté de son siège quelques vivifiants regards, par-delà les prairies de la rivière, sur les lointaines montagnes bleues, Pierre fit une sorte de mystérieux signe maçonnique à Dates qui, obéissant automatiquement, prit sur un gracieux petit dressoir un pâté froid du plus bel aspect ; lequel, soigneusement sondé par le couteau, se trouva être le nid savoureux et relevé en bosse de plusieurs pigeons remarquablement tendres, abattus par Pierre lui-même.

« Sœur Mary », dit-il en lui présentant un morceau de choix sur un trident d'argent, « sœur Mary, j'ai pris soin, en tirant ces pigeons, d'en abattre un de telle sorte que sa poitrine ne fût point abîmée. Je vous le destinais. Et le voici. À présent, sergent Dates, remplissez l'assiette de votre maîtresse. Non ? À peine quelques miettes de petit pain et quelques gorgées de café ? Est-ce là un petit déjeuner pour la fille de ce hardi général ? (et il désigna l'effigie grandeur nature de son grand-père chamarré d'or sur le mur d'en face). Eh bien ! mon cas est pitoyable, car je dois déjeuner pour deux. Dates !

— Monsieur ?

— Enlève-moi ces rôties et cette assiette de langue ; approche ces petits pains et roule plus loin le dressoir, mon bon Dates. »

Après s'être ainsi ménagé des coudées franches, Pierre commença les opérations, entrecoupant ses bouchées de maintes saillies joyeuses.

« Vous semblez d'une prodigieuse bonne humeur ce matin, frère Pierre, lui dit sa mère.

— Oui, d'une humeur fort tolérable. Au moins ne puis-je prétendre que je sois précisément maussade, sœur Mary. Dates, mon brave garçon, apporte-moi trois bols de lait.

— Vous voulez dire un bol, Monsieur », répondit Dates avec une gravité imperturbable.

Comme le serviteur quittait la salle :

« Mon cher Pierre, dit Mme Glendinning, combien de fois vous ai-je prié de ne point permettre à votre bonne humeur de franchir les strictes limites des convenances dans vos rapports avec les domestiques. Dates vient de vous lancer un regard de respectueux reproche. Vous ne devez point appeler Dates "mon brave garçon". C'est un brave garçon, un très brave garçon en vérité, mais vous n'avez pas besoin de le lui dire à ma table. Il est aisé de se montrer

agréable et bienveillant à l'égard des domestiques, sans leur témoigner pour cela la moindre familiarité.

— Eh bien ! sœur, assurément vous avez tout à fait raison ; dorénavant, je laisserai tomber le “brave” et j'appellerai Dates “garçon” tout court. Garçon, viens ici ! Cela fera-t-il l'affaire ?

— Nullement, Pierre. Mais vous êtes un Roméo, vous le savez, et pour le présent je vous passe votre folie.

— Roméo ! Oh ! non, je suis loin d'être Roméo, soupira Pierre. Je ris, et il pleurait. Pauvre Roméo ! Hélas ! Roméo. Malheur à moi, Roméo ! Il eut une fin déplorable, ce Roméo, sœur Mary.

— Mais n'était-ce point de sa faute ?

— Pauvre Roméo !

— Il désobéit à ses parents.

— Hélas ! Roméo !

— Il se maria à l'encontre de leurs désirs.

— Malheur à moi, Roméo !

— Tandis que vous, Pierre, vous allez épouser avant longtemps, je gage, l'une de nos Montaigu, non point une Capulet ; et la triste fortune de Roméo ne saurait être vôtre. Vous serez heureux.

— Le très infortuné Roméo !

— Ne soyez pas ridicule, frère Pierre ; ainsi donc, ce matin, vous allez faire faire à Lucy cette longue promenade en voiture parmi les collines ? C'est une charmante fille, une délicieuse fille.

— Oui, c'est bien mon avis, sœur Mary. Par le Ciel, mère, les cinq parties du monde ne contiennent point son égale ! Elle est... oui... — Dates ! Il est joliment long à m'apporter ce lait.

— Laissez-le. Ne dirait-on pas un nourrisson au biberon !

— Ah ! Ma sœur est quelque peu satirique ce matin ? Je comprends.

— N'extravaguez pas, Pierre, et ne battez pas la campagne. Votre père ne fit jamais ni l'un ni l'autre ; Socrate non plus, à ce qu'on dit ; et c'étaient là deux hommes sages. Votre père fut profondément amoureux - cela, je le sais de source sûre -, mais je ne l'ai jamais entendu extravaguer à ce propos. Il était toujours excessivement gentilhomme ; et les gentilshommes n'extravaguent jamais. Les nourrissons et les sectateurs de Muggleton extravaguent, les gentilshommes point.

— Merci, sœur... Bien, Dates, mets-le là. Les chevaux sont-ils prêts ?

— Je crois qu'ils arrivent justement, Monsieur.

— Eh bien ! Pierre, dit sa mère en jetant un coup d'œil à la fenêtre, allez-vous donc à Santa Fe de Bogota dans cet énorme vieux phaéton ? Pourquoi sortir ce Juggernaut ?

— Fantaisie, sœur, fantaisie ; je l'aime parce qu'il est démodé, et parce que son siège est un large sofa, et enfin parce qu'une jeune demoiselle du nom de Lucy Tartan le chérit particulièrement. Elle proteste qu'elle voudrait s'y marier.

— Eh bien ! Pierre, je ne vous dirai qu'une chose : assurez-vous que Christophe a bien mis dans le coffre le marteau, les clous et bon nombre de sangles et de vis. Vous feriez mieux aussi de lui demander de vous suivre dans une voiture de ferme avec un moyeu et quelques planches de rechange.

— N'ayez crainte, sœur, n'ayez crainte. Je prendrai le plus grand soin du vieux phaéton. Ses vieilles armoiries me rappellent toujours celui qui fut le premier à y monter.

— Je suis heureuse que vous gardiez ce souvenir, frère Pierre.

— Et celui à qui il échut *ensuite*.

— Soyez béni ! Que Dieu vous bénisse, mon cher fils ! Pensez toujours à lui, et jamais vous ne vous égarerez ; oui,

pensez toujours à votre cher père, à votre père parfait, Pierre.

— Eh bien ! embrassez-moi à présent, chère sœur, car je dois partir.

— Voilà ! Cette joue-ci est à moi, cette autre à Lucy. Maintenant que je les regarde toutes les deux, il me semble que la sienne est plus fleurie ; c'est sans doute que de plus douces rosées tombent sur elle. »

Pierre éclata de rire et sortit en courant de la salle, car le vieux Christophe s'impatientait. Sa mère alla à la fenêtre.

« Un noble garçon, et docile, murmura-t-elle. Il a toute la vivacité de la jeunesse, sans en avoir l'étourderie. Et il n'est pas gonflé de vaniteuse science estudiantine. Je rends grâce au Ciel de ne point l'avoir envoyé au collège. Un noble et docile garçon. Un beau garçon, vigoureux, fier, aimant et docile. Plaise à Dieu qu'il ne change jamais à mon égard. Sa future petite femme ne l'éloignera pas de moi, elle est trop docile elle-même - belle, respectueuse et des plus dociles. J'ai rarement vu des yeux bleus comme les siens qui ne fussent point dociles et ne suivissent point deux hardis yeux noirs, comme deux tendres brebis enrubbannées de bleu suivent leur chef. Je suis bien heureuse que Pierre l'aime, et non point quelque hautaine fille aux yeux noirs avec laquelle je n'aurais jamais pu vivre en paix. Mais qui donc oserait dresser sa qualité de jeune épouse contre mon ancien veuvage, pour exiger toute la dévotion de mon garçon ? De mon beau, vigoureux, fier garçon, aimant et docile, si exquisément docile ! Voyez ses cheveux ! Il illustre en vérité ce beau dicton de son père : si les plus nobles poulains doivent ressembler à une belle femme par leur chevelure abondante, leur poitrine bombée, leur tendre docilité, ainsi doit-il en être d'un noble jeune homme. Eh bien ! au revoir, Pierre, et joyeuse matinée ! »

Ce disant, elle traversa la chambre et son regard heureux et fier se fixa sur le vieux bâton du général que, la veille, dans un accès de gaieté, Pierre avait enlevé de sa place habituelle pour le mettre dans la salle ornée de bannières et de portraits. Elle leva ce bâton, et le balança distraitement de gauche à droite ; puis s'immobilisa, impérieuse. Ainsi armée, elle avait vraiment l'air, dans sa majestueuse beauté martiale, d'une fille de général, ce qu'elle était en vérité, car Pierre avait une ascendance doublement révolutionnaire : de part et d'autre, il était issu de héros.

« Ce symbole de commandement, voilà son héritage ! Cette pensée me gonfle d'orgueil. Et pourtant, je me réjouissais à l'idée que Pierre était si suavement docile ; voilà en vérité une étrange contradiction. Car la suave docilité n'est guère le fait d'un général. Ce bâton ne serait-il qu'une quenouille ? Il y a là quelque grave erreur. Eh bien ! je souhaiterais presque que Pierre ne fût ni doux ni docile à mon égard, car ce doit être chose malaisée pour un homme que de se comporter en héros et en chef, sans jamais froncer un sourcil domestique. Fasse le Ciel qu'il déploie son héroïsme sous le signe d'une douce fortune favorable et qu'il ne soit pas appelé à être le héros de quelque sombre rêve sans espoir - un de ces sombres rêves désespérés dont la cruauté fait de l'homme un sauvage. Donne-lui, ô Dieu, de bienfaisantes brises ! Qu'une inaltérable prospérité soit son lot ! Ainsi il demeurera entièrement docile à mon égard, tout étant pour le monde un hautain héros ! »

LIVRE II

AMOUR, DÉLICE ET ALARME

1

La veille au soir, Pierre avait formé avec Lucy le projet d'une longue promenade sinueuse parmi les collines qui bordaient au sud les larges plaines des Prés-de-la-Selle.

Bien que le véhicule fût sexagénaire, les bêtes qui le tiraient étaient encore des poulains. Le vieux phaéton avait survécu à plusieurs générations de chevaux.

Pierre roula fougueusement sous les ormes du village et s'arrêta bientôt devant la porte de la petite maison blanche. Jetant ses rênes à terre, il entra.

Les deux poulains étaient ses amis personnels et intimes, nés sur la même terre que lui et nourris du même maïs, car Pierre en mangeait souvent au petit déjeuner sous forme de galettes. La même source qui fournissait l'eau des écuries alimentait par un autre bras la cruche de Pierre. C'étaient pour lui des sortes de cousins que ces chevaux, des cousins splendidement jeunes qui, malgré leur crinière généreuse et leur allure puissante, ne montraient

ni vanité ni arrogance. Ils reconnaissaient en Pierre le chef incontesté de la maison des Glendinning, sachant bien qu'ils appartenaient à une branche inférieure et sujette, liée par une perpétuelle allégeance féodale au représentant de la branche maîtresse. C'est pourquoi ces jeunes cousins ne se permettaient jamais d'échapper à Pierre ; ils étaient impatients d'allure, mais fort patients dans leurs haltes ; en outre, pleins de bonne humeur et doux comme de jeunes chats.

« Mon Dieu, comment pouvez-vous les laisser seuls ainsi ? » s'écria Lucy tout en franchissant la porte de la maison avec Pierre, ce dernier chargé de châles, d'un parasol, d'un réticule et d'un petit panier.

« Attendez un instant, dit Pierre en déposant sa charge. Je vais vous montrer ce que sont mes poulains. »

Il se mit à leur parler doucement tout en s'approchant d'eux pour les caresser. Les poulains hennirent, le plus proche quelque peu jalousement, comme si Pierre n'avait point distribué impartialement ses caresses. Alors, avec un sifflement bas, prolongé et presque imperceptible, Pierre se glissa entre les poulains, parmi les traits. Lucy tressaillit et poussa un faible cri, mais Pierre l'assura qu'elle pouvait être parfaitement tranquille et qu'il ne courait pas le plus petit danger. Et Lucy se tint coite car, si elle ressentait toujours de l'émoi à voir Pierre exposé au moindre hasard, elle nourrissait au fond d'elle-même l'idée que sa vie était enchantée et que rien sur la terre ne pourrait le faire mourir par sa faute à elle, ou le blesser tant qu'elle se trouvait dans un rayon de mille lieues.

Pierre, toujours entre les chevaux, monta sur le timon du phaéton, puis descendit et disparut indéfiniment, ou tout au moins resta à demi caché sous la vivante colonnade des huit pattes sveltes et luisantes. Entré d'un côté sous cette colonnade, il sortit de l'autre après mille détours ; exploite

équestre pendant toute la durée duquel les deux poulains hennirent gaiement en secouant la tête de haut en bas avec bonne humeur et en se tournant de temps en temps vers Lucy comme pour dire : Nous comprenons notre jeune maître, nous le comprenons, mademoiselle ; ne craignez rien, belle jeune fille ; calmez votre délicieux petit cœur, nous avons joué avec Pierre avant vous.

« Avez-vous peur qu'ils ne s'enfuient à présent, Lucy ? demanda Pierre en revenant à elle.

— Certes non, Pierre. Les superbes bêtes ! Mais elles ont fait de vous un officier... Voyez ! (Et elle désigna deux flocons d'écume qui lui mettaient des épaulettes.) Encore *bravissimo* ! Je vous ai appelé ma recrue ce matin, quand vous avez quitté ma fenêtre ; vous voilà monté en grade.

— Très jolie pensée, Lucy ! Mais voyez, vous n'admirez point leur robe ; ils ne portent que le plus beau velours de Gênes, Lucy. Avez-vous jamais vu des chevaux aussi bien accoutrés ?

— Jamais !

— Si nous les prenions comme garçons d'honneur, Lucy, qu'en dites-vous ? Ils en feraient de magnifiques, en vérité ! Ils nous mèneraient à l'église avec cent aunes de rubans blancs à la crinière et à la queue, et là, ils resteraient bien tranquilles, de blanches faveurs ruisselant comme à présent de leurs bouches. Je le jure, Lucy, ils seront mes garçons d'honneur. Quels majestueux cerfs, quels chiens folâtres, quels héros, Lucy ! Nous n'aurons pas de carillons, nous serons mariés au son martial des trompettes de Job ! Écoutez, les voilà qui hennissent à cette idée.

— Ils hennissent à votre lyrisme, Pierre. Venez, il faut partir. Voici le châle, le parasol, le panier. Pourquoi les regarder ainsi ?

— Je songeais, Lucy, à ma triste condition. Voici six mois à peine, j'ai vu un pauvre garçon de fiancé, un vieux

camarade à moi, qui cheminait avec sa Lucy Tartan, une montagne de paquets sous chaque bras ; et je me suis dit : Voilà une bête de somme ; le pauvre diable, il est amoureux ! Regardez-moi à présent. Allons, la vie est un fardeau, dit-on ; pourquoi ne pas l'endosser allégrement ? Mais écoutez bien, Lucy, je vais faire une déclaration solennelle avant que les choses n'aillent plus loin entre nous. Quand nous serons mariés, je ne porterai aucun paquet, sauf en cas de réelle nécessité ; et bien plus, s'il se trouve aux alentours quelque jeune demoiselle de votre connaissance, j'entends ne pas être inutilement appelé à faire l'office de bête de somme pour son édification particulière.

— En vérité, Pierre, vous me fâchez ; c'est la première insinuation malveillante que je vous aie entendu prononcer. Dites-moi, y a-t-il ici aucune jeune demoiselle de ma connaissance ? J'aimerais bien le savoir.

— Six, juste devant nous. Mais elles se cachent derrière les rideaux. Je n'ai jamais accordé le moindre crédit aux ruses de village désertes, Lucy. Des regards perçants derrière chaque volet, voilà ce qu'il en est.

— Alors, cher Pierre, partons, je vous en prie ! »

2

Tandis que Pierre et Lucy roulent sous les ormes, disons qui était Lucy Tartan. Il est inutile de déclarer qu'elle était belle, car les jouvenceaux aux cheveux châtain et aux joues éclatantes comme Pierre Glendinning ne tombent généralement amoureux que d'une beauté. Il y aura forcément dans les temps à venir, comme à présent et comme dans le passé, des hommes splendides et des femmes transcendantes ; or, comment pourrait-il donc y en avoir si de tout temps, çà et là, un beau jeune homme n'épousait parfois une belle jeune fille ?

Mais bien que le monde doive toujours contenir, grâce aux décrets de Dame Nature, de belles femmes, pourtant le monde ne verra jamais une autre Lucy Tartan. Ses joues étaient teintées du rose et du blanc les plus délicats, mais le blanc l'emportait ; ses yeux, quelque dieu les avait empruntés au ciel ; ses cheveux étaient semblables à ceux de Danaé aspergée par l'averse de Jupiter ; ses dents venaient des profondeurs du golfe Persique.

Si celui dont le regard s'est porté longtemps sur les êtres qui peinent dans les plus humbles voies de la vie, déformés par l'accablant fardeau du labeur et de la pauvreté, si cet homme a le bonheur de voir flotter devant son regard quelque belle et gracieuse fille des dieux, toute harmonie et lumière, venue des climats inconnus où règnent le charme et l'abondance, il sera pris de transports à l'idée que, dans un monde aussi plein de vices et de misère, peut encore briller cette céleste apparition. Car une femme exquise n'est point tout à fait de cette terre. Son propre sexe ne la regarde pas comme telle. Lorsqu'un groupe de femmes voient quelque beauté transcendante entrer dans une chambre, comme si un oiseau d'Arabie s'était posé sur le rebord de la fenêtre, quoi que l'on puisse dire, leur jalousie - si jalousie il y a - ne fait que succéder à la franche admiration. Les hommes envient-ils les dieux ? Les femmes pourraient-elles envier les déesses ? Une belle femme naît reine des hommes et des femmes, comme Marie Stuart naquit reine des Écossais, aussi bien hommes que femmes. L'humanité tout entière, voilà son peuple, et ses clans fidèles sont aussi nombreux que les nations. Un vrai gentilhomme du Kentucky mourrait de bon cœur pour une belle femme de l'Hindoustan quand bien même il ne l'aurait jamais vue. Oui, il ferait ruisseler de son cœur de mortelles gouttes pour elle, il irait chez Pluton afin qu'elle pût aller au paradis, il se ferait turc plutôt que de renier une allégeance qui est

l'héritage de tous les gentilshommes, depuis l'heure où leur grand maître Adam s'agenouilla le premier devant Ève.

Une reine d'Espagne aux traits ordinaires ne connaît pas la moitié de la gloire d'une belle modiste. Ses soldats peuvent briser les têtes, mais Sa Majesté ne peut briser les cœurs, tandis que la belle modiste peut s'en faire des colliers. Assurément, la Beauté fit la première reine. Si jamais la succession de l'Empire germanique venait à être contestée de nouveau, et si un malheureux homme de loi boiteux soutenait les droits de la première femme excellemment belle qu'il rencontrerait, elle serait élue à l'unanimité impératrice du Saint Empire romain germanique - à supposer toutefois que tous les Allemands fussent de vrais gentilshommes magnanimes et francs de cœur, capables d'apprécier l'immensité d'un tel honneur.

Il est absurde de parler de la France comme du siège de toute civilité. Ces païens de Français n'ont-ils point eu une loi salique? Trois des plus ensorcelantes créatures - fleurs immortelles de la maison de Valois - furent exclues du trône français par cet infâme règlement. La France, en vérité! dont les millions de catholiques vénèrent encore Marie, la reine du Ciel, alors qu'ils ont refusé pendant dix générations de s'agenouiller devant tant d'angéliques Maries, légitimes reines de France. C'est là un motif de guerre universelle. Voyez avec quelle vilénie les nations, comme les hommes, assument et portent sans contestation les titres les plus choisis, contre tout mérite. Ce sont les Américains, non les Français, qui sont les modèles de chevalerie de ce monde. Notre loi salique veut qu'un universel hommage soit rendu à toutes les belles femmes. Les droits les plus solides d'un homme ne devront rien peser contre leurs fantaisies les plus folles. Si vous retenez la meilleure place dans une diligence pour aller consulter un médecin sur une question de vie ou de mort, vous abdiquerez joyeusement votre siège et

vous en irez clopin-cloplant, pour peu qu'une jolie voyageuse secoue une plume sur le seuil du relais.

Étant donné qu'après avoir commencé à parler de certaine jeune demoiselle en promenade avec certain jeune homme, nous nous trouvons tout à coup, après une joyeuse farandole, au seuil d'un relais, notre façon d'écrire pourra sembler quelque peu capricieuse ; et pourtant, où donc Lucy Tartan devait-elle nous mener, sinon parmi de puissantes reines ou toutes autres créatures de haut rang, avant de nous envoyer par le monde à la recherche d'une merveille digne de l'égaliser ? Ne suis-je pas tenu par un usage immémorial de célébrer cette Lucy Tartan ? Qui m'arrêtera ? N'est-elle pas la propre fiancée de mon héros ? Que peut-on dire là contre ? Où donc, sous le baldaquin de la nuit, dort semblable beauté ?

Cependant, comme Lucy Tartan serait effarouchée d'un tel tapage ! Si on la vante, elle ne se vante pas. Jusqu'à présent, elle a flotté dans la vie sans faire plus de fracas que le duvet de chardon sur la prairie. Silencieuse en vérité, sinon avec Pierre ; et, même avec lui, elle connaît plus d'un silence pantelant. Oh ! ces accalmies amoureuses annoncent bien leur avenir ; car les accalmies précèdent les tremblements de terre et les plus terribles commotions ! Mais, pour le présent, que d'azur soit leur ciel, léger leur bavardage, folâtre leur humeur !

Jamais je n'achèverai ce maudit inventaire ! Peut-on s'en aller dans la nuit étoilée, armé d'un papier et d'un crayon pour inventorier le ciel ? Peut-on dénombrer les étoiles comme on fait les cuillers à thé ? Peut-on décrire les charmes de Lucy Tartan ?

Pour le reste, son origine, la fortune qu'elle pouvait posséder, le nombre des robes qu'elle avait dans ses armoires et des bagues qu'elle portait aux doigts, c'est de bon cœur que je m'en décharge sur les généalogistes, les percepteurs

d'impôts et les fournisseurs. Mon domaine propre est le côté angélique de Lucy. Mais comme il règne en certains quartiers une sorte de préjugé contre les anges qui ne sont que des anges et rien de plus, je me ferai violence pour donner aux messieurs et aux dames qui pensent ainsi quelques détails sur l'histoire de Lucy Tartan.

C'était la fille d'un vieil et très cher ami du père de Pierre. Mais, son propre père étant mort, elle résidait avec sa mère, dont elle était la fille unique, dans une fort belle maison de la ville. Si son habitat était à la ville, son cœur était deux fois l'an à la campagne. Elle n'aimait point du tout la ville ni ses manières vides, cérémonieuses et insensibles. C'était un fait très singulier, mais aussi très éloquent et très caractéristique de sa nature angélique que, née parmi les briques et le mortier d'un port de mer, elle eût toujours la nostalgie de la terre crue et des herbages de l'intérieur. Ainsi le tendre linot, né en cage dans la chambre d'une dame, au bord de l'océan, ignore toute sa vie qu'il puisse exister d'autres lieux, mais, quand vient le printemps, il est saisi de frémissements et d'impatiences confuses ; ses impulsions irrépessibles l'empêchent de boire et de manger ; il sait, non point par expérience mais par inspiration divine, que le temps d'émigrer est venu. Lucy aspirait de même à la verdure ; à chaque printemps, ces frémissements irraisonnés la secouaient ; à chaque printemps, ce doux linot féminin émigrerait à l'intérieur des terres. Oh ! Dieu veuille que ces autres frémissements indicibles, ceux-là qui, plus tard, agiteront le fond même de son âme lorsque toute vie lui sera à charge, Dieu veuille que ces frémissements plus profonds encore annoncent aussi son ultime émigration céleste loin de cette lourde terre.

Il était heureux pour Lucy que sa tante Llanyllyn - une pensive veuve sans enfants, enturbannée de blanc - possédât et habitât une jolie maison proprette au village des Prés-de-la-Selle ; et plus heureux encore que cette excellente

vieille tante eût un grand faible pour sa nièce et éprouvât toujours une joie paisible à sentir Lucy auprès d'elle, de sorte que la propre maison de tante Llanyllyn était en fait celle de Lucy. Depuis longtemps, celle-ci passait chaque année plusieurs mois aux Prés-de-la-Selle, et ce fut parmi les douces et pures exaltations de la campagne que Pierre ressentit pour la première fois la tendre passion qui, à présent, le vouait tout entier à elle.

Lucy avait deux frères, l'un son aîné de trois ans et l'autre son cadet de deux ans ; mais ces jeunes gens étaient officiers de marine et ne vivaient pas continuellement avec Lucy et sa mère.

Mme Tartan possédait une ample fortune. Elle était en outre parfaitement consciente de ce fait et quelque peu encline à le faire remarquer aux autres, même si cela ne les intéressait nullement. En d'autres termes, Mme Tartan, au lieu d'être vaine de sa fille, ce qui eût été tout naturel, était légèrement vaine de sa bourse, contre toute raison, attendu que le Grand Mogol possédait sans doute une fortune beaucoup plus considérable que la sienne, pour ne point parler du shah de Perse, du baron Rothschild et de mille autres millionnaires, tandis que le Grand Mogol et toutes les Majestés d'Europe, d'Asie et d'Afrique ne pouvaient se vanter d'avoir dans tous leurs États une fille aussi exquise que Lucy. Néanmoins, Mme Tartan était, selon les voies du monde, une excellente dame. Elle souscrivait à des associations charitables, possédait cinq prie-Dieu dans autant d'églises et s'efforçait d'assurer le bonheur général de l'univers en mariant tous les beaux jeunes gens de sa connaissance. Bref, c'était une marieuse, mais non point de l'espèce qui opérait avec des allumettes soufrées, bien qu'à vrai dire il ne fût point impossible qu'elle eût allumé les feux de la mélancolie conjugale dans le sein de certains jeunes hommes insatisfaits qui avaient convolé sous ses auspices et

sur ses conseils particuliers. Le bruit courait - mais les bruits sont toujours trompeurs - qu'une société secrète de jeunes maris mécontents faisait circuler des libelles parmi les jeunes étrangers célibataires pour les mettre en garde contre les avances insidieuses de Mme Tartan, se nommant et signant eux-mêmes en guise de référence. Mais cela ne pouvait guère être vrai, car Mme Tartan, éclairée par la lueur de mille mariages, qu'ils jetassent une flamme falote ou étincelante, naviguait sur l'océan du bon ton, faisait s'abaisser devant elle tous les pavillons et traînait en remorque des flottilles de jeunes filles pour lesquelles elle s'engageait à trouver les plus beaux ports matrimoniaux du monde.

Mais la manie des mariages, comme la charité, ne commence-t-elle point par s'exercer chez soi-même? Pourquoi donc sa propre fille Lucy n'était-elle point pourvue? Doucement! Mme Tartan caressait depuis des années ce doux projet d'union entre Pierre et Lucy; en l'occurrence, son programme se trouva coïncider, dans une certaine mesure, avec les desseins du Ciel, et c'est pour cette dernière raison seulement que Pierre Glendinning était l'heureux élu de Lucy Tartan. En outre, comme la chose la concernait tout particulièrement, Mme Tartan s'était, pour l'essentiel, montrée fort prudente et fort circonspecte dans ses manœuvres à l'égard de Pierre et de Lucy. Au demeurant, toute manœuvre était superflue. Ces deux moitiés platoniques, après avoir erré en quête l'une de l'autre depuis le temps de Saturne et d'Ops, étaient venues à se rencontrer sous les yeux de Mme Tartan. Que restait-il à faire à Mme Tartan pour les rendre à jamais une et indivisible? Une fois, une fois seulement, Pierre avait eu, dans un éclair, le vague soupçon que Mme Tartan était une escamoteuse experte dans l'art de faire passer la muscade.

Un jour qu'au début de leur intimité il prenait le petit déjeuner à la ville avec Lucy et sa mère, Mme Tartan venait

de verser la première tasse de café quand elle déclara qu'elle sentait des allumettes brûler dans la maison et qu'elle allait les éteindre. Elle refusa de se laisser accompagner et s'en fut à la recherche des allumettes, laissant les deux jeunes gens échanger en tête à tête les civilités qui accompagnent le café ; pour finir, elle leur fit dire de sa chambre que les allumettes, ou autre chose, lui avaient donné mal à la tête et qu'elle priait Lucy de lui faire monter du thé et des rôties, car elle prendrait le petit déjeuner dans sa chambre ce matin-là.

Là-dessus, Pierre regarda Lucy, puis ses propres souliers, et, relevant les yeux, il vit sur le sofa Anacréon d'un côté et les *Méodies* de Moore de l'autre, du miel sur la table, un bout de satin blanc sur le plancher et une sorte de voile nuptial sur le chandelier.

Qu'importe ? pensa Pierre en fixant son regard sur Lucy, je veux bien être pris si l'appât est posé dans le paradis et si cet appât est un ange. Mais comme il observait Lucy, il lui vit une expression de mécontentement intense, quoique contenu, et une pâleur inaccoutumée sur la joue. Bien volontiers eût-il alors baisé le délicieux appât qui détestait si gentiment d'être goûté dans la souricière. Mais, regardant autour de lui et voyant que la musique, rangée par Mme Tartan sur le piano sous prétexte d'ordre, formait à présent contre le mur une pile verticale dont la partition la plus en vue portait le titre *L'Amour était jadis enfant*, et pensant que c'était là une coïncidence remarquable étant donné les circonstances, Pierre ne put réprimer un sourire amusé, encore que plein d'indulgence - sourire dont il se repentit immédiatement, car Lucy, qui l'avait vu et interprété, se leva vivement avec un indicible « Monsieur Glendinning ? » aussi angélique et adorable qu'indigné et convaincant, et qui détruisit en lui jusqu'au plus léger soupçon : Lucy ne pouvait être complice des subterfuges de sa mère.

En fait, l'idée que Mme Tartan eût pu être amenée à déployer aucun de ses artifices, aucune de ses finasseries dans les amours de Pierre et de Lucy n'était rien moins qu'immensément gratuite et sacrilège. Mme Tartan allait-elle apprendre aux lys à fleurir ? Mme Tartan allait-elle accoupler l'aimant et le fer ? Présomptueuse Mme Tartan ! Mais ce monde tout entier est présomptueux et renferme bien des présomptueux, en tête desquels était certes Mme Tartan, marieuse nationale.

La conduite de Mme Tartan était d'autant plus absurde qu'elle n'ignorait point que Mme Glendinning désirait cette union. Et Lucy n'était-elle pas riche, très riche ? Ou, du moins, ne devait-elle pas le devenir à la mort de sa mère (triste pensée que celle-là pour Mme Tartan) ? Et la famille de son propre mari n'était-elle pas des meilleures ? Et le père de Lucy n'avait-il pas été l'ami intime du père de Pierre ? Et, bien que Lucy pût trouver son digne pendant parmi les hommes, qui aurait pu prétendre à être son égale parmi les femmes ? Quelle n'était point la présomption de Mme Tartan ! Mais quand une femme comme Mme Tartan n'a rien de positivement utile à faire, elle fait précisément les choses présomptueuses que faisait Mme Tartan.

Cependant le temps passa et Pierre aima Lucy, et Lucy Pierre ; jusqu'au jour où les deux jeunes marins frères de Lucy firent irruption dans le salon de Mme Tartan au retour de leur première croisière - une croisière de trois ans dans la Méditerranée. Ils regardèrent Pierre assez fixement, le trouvant sur le sofa avec Lucy non loin de lui.

« Je vous en prie, asseyez-vous, messieurs, dit Pierre. Il y a de la place pour tout le monde.

— Mes frères chéris ! s'écria Lucy en les embrassant.

— Mes chers frères et sœur ! s'écria Pierre en les entourant de ses bras.

— Je vous prie, monsieur, au large ! » dit le frère aîné, qui avait été nommé midship deux semaines auparavant.

Le cadet fit un pas en arrière et mit la main sur la garde de son épée en disant :

« Monsieur, nous appartenons à l'escadre de la Méditerranée. Monsieur, permettez-moi de vous dire que ceci est décidément inconvenant. Qui donc êtes-vous, monsieur ?

— Je ne puis expliquer tant je suis heureux ! s'écria Pierre, qui les étreignit tous à nouveau en riant.

— Extraordinaire en vérité ! cria le frère aîné, qui se dégagea et rajusta avec véhémence le col de sa chemise.

— Dégainons ! s'écria intrépidement le cadet.

— Arrêtez, jeunes fous ! s'écria Lucy. C'est votre vieil ami Pierre Glendinning.

— Pierre ? Quoi, Pierre ? s'écrièrent les deux jeunes gens. Embrassons-nous encore à la ronde ! Mais tu as grandi d'une coudée ! Qui t'aurait reconnu ? Mais alors... Lucy ?... En vérité, Lucy, qu'y a-t-il là-dessous ? Hé ! hé ! Je crois qu'il y a un mariage dans l'air !

— Oh ! Lucy n'a rien de tel en tête ! s'écria Pierre. Venez, formons encore le rond ! »

Ils s'embrassèrent tous à nouveau, et ce soir-là les fiançailles de Pierre et de Lucy furent annoncées publiquement.

Sur quoi les jeunes officiers se permirent de penser - encore qu'ils se gardassent bien d'en souffler mot - qu'ils avaient fait évoluer avec autorité, quoique de manière indirecte, une situation ambiguë et fort peu recommandable en faisant deux fiancés de ces amoureux.

3

Au vigoureux bon vieux temps du grand-père de Pierre, un gentilhomme américain de constitution et de fortune

robustes passait son temps assez différemment de cette fleur de serre qu'est un gentilhomme d'aujourd'hui. Le grand-père de Pierre mesurait six pieds quatre pouces ; lors d'un incendie à la vieille demeure manoriale, il avait abattu d'un coup de pied une porte de chêne pour recevoir les baquets d'eau des mains de ses esclaves nègres. Pierre avait souvent essayé son uniforme, relique familiale gardée aux Prés-de-la-Selle, mais les poches lui tombaient au-dessous du genou et l'on eût pu glisser sous la veste boutonnée un quartaut de bonne taille. Au cours d'une échauffourée nocturne dans la prairie, avant la guerre d'Indépendance, ce grand-père avait anéanti deux Indiens sauvages en cognant leurs têtes l'une contre l'autre. Avec cela, le meilleur cœur et les yeux les plus bleus du monde ; car ce doux gentilhomme à cheveux blancs, qui révérait à la façon patriarcale de ce temps tous les dieux du foyer, était le plus tendre des maris comme le plus tendre des pères, le plus bienveillant des maîtres pour ses esclaves, le fumeur de pipe digestive à l'humeur la plus sereine et la plus égale, le meilleur et le plus charitable des chrétiens, tout prêt qu'il était à pardonner les offenses, en bref, un divin vieillard aux yeux bleus, enfantin, joyeux et pur, dont l'âme douce et majestueuse unissait le lion et l'agneau : la digne image de son Dieu.

Pierre ne pouvait jamais regarder son beau portrait martial sans éprouver une nostalgie infinie de rencontrer sa forme vivante dans la vie réelle. En vérité, la majestueuse douceur de ce portrait faisait une impression prodigieuse sur tout jeune spectateur sensible et généreux. Car il possédait la persuasion céleste d'un verbe angélique ; un glorieux évangile pendait au mur dans son cadre pour annoncer à tous, comme sur la Montagne, que l'homme est un être noble, à l'image de Dieu, et plein de suc rares ; une créature de force et de beauté.

Or, ce splendide vieux Pierre Glendinning avait été grand amateur de chevaux ; non point au sens moderne, car ce n'était point un jockey. Il avait pour ami intime un énorme cheval gris très fier et de manières étonnamment réservées : sa bête de selle ; il faisait tailler les mangeoires de ses chevaux, comme les vieux tranchoirs, à même des blocs d'érable ; la clef du coffre à maïs était suspendue dans sa bibliothèque, et il ne laissait à personne le soin de nourrir ses coursiers, à moins que son absence ne promît à cette honorable fonction Moyar, vieux Noir incorruptible et des plus exacts. Il disait qu'un homme n'aime point ses chevaux s'il ne les nourrit de ses propres mains et, à chaque Noël, leur donnait des rations débordantes : « Je fête Noël avec mes chevaux », disait le splendide vieux Pierre. Il se levait toujours à l'aube, lavait son visage et sa poitrine en plein air, retournait à son cabinet et, quand sa toilette était terminée, s'en allait visiter cérémonieusement les écuries afin de souhaiter un très joyeux bonjour à ses très honorables amis. Malheur à Cranz, à Kit, à Douw ou à quelque autre des esclaves de l'écurie, si le splendide vieux Pierre trouvait un cheval sans couverture ou une herbe dans le foin des râteliers. Non point qu'il eût jamais fait fouetter Cranz, Kit ou Douw - c'était là chose inconnue en ce temps et dans ce pays patriarcaux -, mais il refusait de leur dire comme d'habitude un mot plaisant, ce qui les remplissait de tristesse, car Cranz, Kit, Douw et tous les autres aimaient le splendide vieux Pierre, comme ses bergers aimaient le vieil Abraham.

Quel est ce superbe et seigneurial coursier au poil gris ? Quel vieux Chaldéen le monte ? C'est le splendide vieux Pierre qui, chaque matin, avant le petit déjeuner, va se promener sur sa monture ; il ne l'enfourche point sans lui en avoir demandé la permission. Mais le temps passe, et le splendide vieux Pierre devient vieux ; la glorieuse grappe

de sa vie s'alourdit ; il a le sentiment qu'il ne monte plus sa majestueuse bête avec la même puissante virilité. En outre, la noble bête elle-même devient vieille, et ses grands yeux ont un touchant regard pensif. La jambe de l'homme, jure le splendide vieux Pierre, ne pressera plus le flanc de mon cheval, le harnais ne le touchera plus ! Alors, à chaque printemps, il enseme un champ de trèfle pour son cheval ; à la mi-été, il trie les herbes de ses prairies afin d'en extraire le meilleur foin pour l'hiver ; et il fait battre ce grain choisi avec un fléau dont le manche a jadis porté un drapeau dans une rude bataille où ce même cheval s'est pavané avec le splendide vieux Pierre, l'un secouant sa crinière, l'autre son épée !

À présent, le splendide vieux Pierre doit se promener en voiture le matin ; il ne chevauche plus le vieux coursier gris. Il se fait faire un phaéton digne d'un grand général, un phaéton au fond duquel trois hommes pourraient se cacher aisément. Doubles, triples sont les énormes ressorts de cuir en forme de S ; les roues semblent dérochées à quelque moulin ; le siège à dais est comme un lit à baldaquin. De dessous le vieux portail, deux chevaux, non plus un, tirent chaque matin le vieux Pierre, comme les Chinois tirent une fois l'an leur gros dieu Gosh hors de son temple.

Mais le temps passe, et vient un matin où le phaéton ne sort plus ; les cours et les arrière-cours sont pleines de monde ; des casques s'alignent le long des allées ; des épées heurtent les degrés du perron ; des fusils sonnent dans les escaliers ; des mélodies martiales et funèbres retentissent dans les salles. Le splendide vieux Pierre est mort, et cela, comme un héros d'anciennes batailles, à la veille d'une autre guerre : avant d'aller tirer sur l'ennemi, les canons tirent devant la tombe de leur chef. Le splendide vieux Pierre mourut en l'an de grâce 1812. Le tambour qui battit sa marche funèbre était une vieille timbale anglaise qui,

jadis, avait battu l'orgueilleuse marche des trente mille futurs prisonniers que ce vantard de Burgoyne conduisait vers une sûre captivité.

Le lendemain, le coursier gris refusa son grain. Voyez comme il se détourne et hennit vainement dans son écurie. Il refuse à présent de se laisser caresser par la main flatteuse de Moyer ; aussi clairement qu'un cheval peut parler, le vieux coursier gris gémit : « Je ne sens plus la main accoutumée ; où est le splendide vieux Pierre ? Ne me nourrissez plus, ne m'étrillez plus. Où est le splendide vieux Pierre ? »

Il dort maintenant non loin de son maître ; sous le champ qu'il brouta, il s'est doucement étendu. Voici longtemps déjà que le splendide vieux Pierre et son coursier s'en sont allés de cette herbe vers la gloire.

Mais son phaéton, comme son corbillard empanaché, survit à la noble charge qu'il porta. Et les sombres coursiers bais qui avaient tiré le splendide vieux Pierre de son vivant et qui, selon son testament, le tirèrent mort, suivirent à leur tour le seigneurial coursier gris. Ces coursiers bai sombre existent encore, non point par eux-mêmes ou dans leur progéniture directe, mais dans les deux étalons dont ils sont les ancêtres ; car, sur les terres des Prés-de-la-Selle, l'homme et le cheval sont tous deux héritiers ; et, par ce matin radieux, Pierre Glendinning, petit-fils du splendide vieux Pierre, se promène en voiture avec Lucy Tartan, assis là où son propre ancêtre s'asseyait et menant les coursiers dont le splendide vieux Pierre avait conduit les trisaïeux.

Comme Pierre se sentait fier ! Il croyait voir ces chevaux fantômes en flèche devant la voiture :

« Ceux-ci ne sont que les timoniers ! s'écria-t-il. Ce sont les générations qui mènent. »

4

Mais l'Amour se tourne plutôt vers sa postérité possible et probable que vers les ancêtres à jamais défunts du passé. Et la rougeur d'orgueil familial de Pierre fit bientôt place à une teinte plus foncée quand Lucy eut fait éclore sur sa joue les couleurs de l'amour.

Cette matinée était la goutte la plus rare que le Temps eût dans son vase. D'ineffables distillations de suave délice flottaient par les champs et les collines. Un matin fatal, en vérité, pour des amoureux infiancés. « Confessez-vous ! s'écriait-il. Voyez nos amours aériennes. » Gazouillent les oiseaux dans les branches ; les marins en mer ne font plus de nœuds de bouline - leurs doigts ont perdu leur adresse - et, qu'ils le veuillent ou non, l'Amour noue des lacs d'amour à chaque espar étincelant.

Oh ! Louange à la beauté de cette terre ; à la beauté, à la floraison, à la joie qu'elle engendre ! Le premier monde créé fut un monde hivernal ; le deuxième fut un monde printanier ; le troisième, qui est aussi le dernier et le plus parfait, fut notre monde estival. Dans les froides sphères inférieures, les prédicateurs invoquent la Terre comme nous le paradis. Oh ! mes amis, disent-ils, ils ont là-bas une saison qu'ils appellent dans leur langage l'été : alors, leurs champs se tissent de verts tapis, la neige et la glace ne couvrent plus le sol, un million de choses étranges, brillantes et parfumées parsèment le gazon, et des êtres à la taille élevée et majestueuse se dressent, muets et superbes, en étendant leurs dais verdoyants sur des anges joyeux - les hommes et les femmes - qui aiment et s'unissent, qui dorment et rêvent, sous les regards approbateurs de leur dieu et de leur déesse visibles, le soleil au cœur allègre et la lune pensive !

Oh ! Louange à la beauté de cette terre ; à la beauté, à la floraison, à la joie qu'elle engendre ! Nous avons déjà vécu

et nous vivrons à nouveau et, de même que nous mettons notre espoir en un monde plus beau, nous sommes venus d'un monde moins beau. De chaque monde successif, le démon Principe se voit banni de plus en plus à chaque émigration nouvelle, nous repoussons toujours plus loin cette entrave maudite du Chaos. Hosannah à ce monde ! Si beau lui-même, et vestibule d'un autre plus bel encore. De quelque Égypte passée, nous sommes venus dans ce nouveau Canaan ; et, de ce nouveau Canaan, nous allons vers quelque Circassie. Sans doute la Misère et le Malheur nous ont-ils suivis hors d'Égypte : ils mendient à présent dans les rues de Canaan ; mais les portes de la Circassie ne les laisseront point entrer ; eux et leur père, le démon Principe, devront retourner au Chaos dont ils procèdent.

L'Amour fut engendré par la Joie et la Paix dans l'Éden, au temps de la Jeunesse du monde. L'homme opprimé par les soucis ne peut aimer ; l'homme assombri ne trouve point le dieu. Comme la Jeunesse ne connaît guère les soucis ni la tristesse, depuis le commencement des temps la Jeunesse appartient à l'Amour. L'Amour peut aboutir à la peine et à la vieillesse, à la souffrance et au besoin, l'Amour peut connaître finalement tous les maux humains ; mais l'Amour commence dans la Joie. Le premier soupire de l'Amour ne s'exhale jamais que l'Amour n'ait ri. L'Amour rit d'abord, puis il soupire. L'Amour n'a point de mains, mais des cymbales ; sa bouche est bâtie comme un bugle et le souffle spontané de la vie y fait sonner des notes de joie !

Ce matin-là, deux chevaux bais tiraient deux rires le long de la route qui mène des Prés-de-la-Selle aux collines. Ils étaient bien accordés, ces deux rires, le ténor viril de Pierre Glendinning et le soprano d'adolescente de Lucy Tartan.

La blonde Lucy aux yeux bleus, au visage éclatant, aux cheveux d'or, était vêtue de nuances qui s'harmonisaient

Traduction de l'anglais (États-Unis) par Pierre Leyris,
revue par Marc Amfreville et Philippe Jaworski

Pierre doit épouser Lucy. Il découvre qu'il a une demi-sœur que sa mère refuse de reconnaître. Pierre s'enfuit alors avec elle, à New York, où Lucy s'avise de les rejoindre pour vivre avec eux. Bientôt, leur vie à trois devient l'objet d'un scandale. Cette vie tourne au cauchemar quand Pierre, devenu assassin, entraîne ses compagnes dans la mort. Un roman somptueux, publié en 1852, d'une force et d'une modernité implacables.

Herman
Melville



**PIERRE
OU
LES AMBIGUITÉS**

IMAGINAIRE
GALLIMARD

Pierre ou les Ambiguïtés
Herman Melville

Cette édition électronique du livre
Pierre ou les Ambiguïtés de Herman Melville
a été réalisée le 9 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072886454 - Numéro d'édition : 363649).
Code Sodis : U31527 - ISBN : 9782072886485.
Numéro d'édition : 363652.